



NOUVELLES IMAGES d'HAÏTI

Le mensuel du Collectif Haïti de France

EDITORIAL — octobre/novembre 2018 - n°174

SOMMAIRE

Page 1

L'ARTICLE DU MOIS

Mon expérience auprès des restavèks

Antonin Basset

Page 3

VU DANS LA PRESSE ET L'EDITION

Page 4

LES NOUVELLES DE NIH ONT UNE ENERGIE DURABLE

L'ACTUALITE DU CHF

Plusieurs invités haïtiens seront avec nous à l'occasion des Rencontres Nationales !

[Ce numéro devait initialement être diffusé en octobre. Sa publication a été retardée en raison de l'organisation des Rencontres Nationales qui ont fortement mobilisé l'équipe du CHF. Veuillez nous en excuser]

Pour la formation des étudiants, dans tous les domaines, les stages à l'étranger se sont généralisés et ils font maintenant partie des cursus universitaires. L'étudiant doit chercher son stage auprès de ses amis et connaissances et trouver comment le financer. C'est un travail à temps plein pendant plusieurs semaines pour le préparer et l'organiser, ne rien oublier. Antonin est de ceux-là ! Il a son passeport, son visa et ses vaccins, déjà un point de chute à Port au Prince et les contacts nécessaires dans son répertoire.

Ses parents sont de nos amis et je l'ai bercé dans mes bras il y a longtemps... Il nous a donc naturellement contactés pour faire son stage en Haïti et la Fondation Maurice Sixto l'a accueilli les bras ouverts pour travailler avec les enfants. Il raconte ici son expérience, ses craintes, ses doutes, ses découvertes, ses espoirs, ses déceptions...

Nous l'avons rencontré début avril avec la directrice de la Fondation à Port au Prince où nous avons recueilli ses premières impressions après un mois de stage et d'adaptation au pays. Le plus surprenant pour nous c'est de

l'entendre s'exprimer en créole presque parfaitement en si peu de temps. Le plus dur pour lui a été de s'attacher à l'important travail administratif de la Fondation qui a pris le pas sur la disponibilité auprès des enfants... Mais c'est le lot des grosses structures associatives.

L'ARTICLE DU MOIS

Mon expérience auprès des restavèks

Je m'appelle Antonin Brassat, j'ai 24 ans et je suis actuellement en école de Moniteur éducateur à Brest. Dans le cadre de ces études pour devenir travailleur social, nous avons des stages à effectuer en France mais aussi à l'étranger.

J'ai tout de suite sauté sur l'occasion pour partir découvrir pendant 2 mois et demi un nouveau pays, une nouvelle culture, faire de nouvelles rencontres et également pour voir comment s'organise le travail social ailleurs.

Je n'ai pas mis longtemps à choisir ma destination : Haïti !

Pourquoi ? Cela faisait longtemps que je souhaitais y

aller, pour pouvoir me faire mon propre avis sur un pays que beaucoup peinent à placer sur une carte et qu'ils ne connaissent que lorsqu'il s'y passe une catastrophe naturelle. Je voulais creuser, voir de mes propres yeux, découvrir cette culture haïtienne que je ne connaissais absolument pas.

Par le biais d'amis y allant régulièrement, j'ai pris contact avec La Fondation Maurice A. Sixto (FMAS) à Port au Prince. Elle travaille avec de gros organismes internationaux tels que Plan International, l'Unicef ou Acted dont l'objectif est de protéger les droits des enfants, des femmes et de promouvoir la culture Haïtienne. La Fondation s'attaque en particulier au problème des enfants en situation de domesticité

appelés "Restavek".

Ce sont les difficultés financières de la famille, le trop grand nombre d'enfants, l'insalubrité, le manque d'infrastructures scolaires et sanitaires, sans accès à l'eau ni à l'électricité et, bien souvent, c'est l'ensemble de ces manques qui obligent les parents à se séparer d'un enfant et le forcer de vivre avec une famille éloignée voire inconnue.

Les familles d'origines de ces enfants acceptent de les envoyer dans ces "familles d'accueil" suite à la promesse d'aller à l'école et donc d'un avenir meilleur. Bien évidemment, la plupart du temps, ces promesses ne sont pas respectées. Les enfants se retrouvent le plus souvent à faire le ménage, la vaisselle, aller chercher de l'eau, s'occuper des enfants de la famille, des tâches inadaptées pour leur âge et de leurs capacités physiques. Certains subissent également des sévices au quotidien et sont considérés comme des objets, notamment les fillettes qui sont d'une extrême vulnérabilité. La dernière estimation (en 2014) est de 407 000 enfants en situation de domesticité dont 270 000 vivent dans les pires conditions.

Pour lutter contre ces pratiques et le manque d'informations, nous intervenons en faisant de la prévention auprès des populations. En parallèle nous proposons un accompagnement psychologique des jeunes en domesticité à travers des ateliers d'arthérapie tels que le théâtre, le chant, la danse, le dessin...

Avant de venir en Haïti, deux points me rendaient un peu anxieux. Le fait que je ne parle pas Créole - ici en Haïti, à peu près 10% seulement de la population maîtrise le Français - et le fait d'être blanc. En effet, comment peut-on prétendre intervenir auprès de personnes si on est dans l'impossibilité de communiquer avec elles? Mon installation dans une famille haïtienne m'a permis de maîtriser le créole assez rapidement au point de me retrouver en un peu moins de deux mois à faire des formations en créole pour l'UNICEF.

Pour ce qui est de la couleur de peau, c'est un peu plus compliqué. Ma crainte était que, le fait d'être blanc, je sois perçu comme l'"européen qui vient sauver le tiers monde" comme je l'avais parfois pu ressentir précédemment lors d'un voyage au Togo.

Je me suis rendu compte qu'effectivement, la couleur de la peau est très importante dans ce pays, au point où l'on en vient à se laver à l'eau de javel pour l'éclaircir. Me faire appeler "blan" (qui signifie "blanc" mais aussi "étranger") où que j'aïlle, est parfois très irritant à force. Cependant, l'apprentissage de la langue m'a permis de gagner une certaine crédibilité auprès des personnes avec qui j'ai travaillé, et de montrer que si j'étais là, c'était pour m'impliquer au maximum dans mes interventions.

Alors, en effet, j'ai vu des situations choquantes, m'en alarmer et m'énerver, mais je ne veux pas parler de celles qui ne feront que mettre à l'index un pays qui l'est déjà bien assez alors que des choses toutes aussi insupportables se passent dans nos rues en France sans que l'on ne les remarque. Je vais plutôt envie de développer le sujet qui me travaille depuis plusieurs années et qui m'a beaucoup perturbé ici : le châtiment corporel.

Il faut savoir qu'Haïti est un pays qui a signé et ratifié la convention internationale des droits de l'enfance en 1995, si je ne me trompe pas. Une loi est passée en septembre 2001 interdisant tout type de violence faite aux enfants, pour n'importe quel motif que ce soit. Cependant, la réalité est toute autre : la violence est socialement acceptable du moment qu'elle ne laisse pas de marque sur le corps et qu'elle soit "méritée". Il y a une grande méconnaissance des conséquences de la violence sur la personne, tels que des problèmes d'ordre psychologique et, notamment, de la reproduction de cette violence.

On trouve sur le site de La Fondation Maurice A. Sixto (FMAS) à Port au Prince, un article présentant le parcours d'une enfant Restavek. Des familles sans ressources sont réduites à placer un ou plusieurs enfants dans la grande ville chez un oncle ou un cousin plus aisé pour pourvoir à son éducation. Mais la famille de l'enfant fait confiance et ne sait absolument rien de ce qui se passe ensuite et le système perdure. Malgré les mobilisations contre la domesticité, des milliers d'enfants continuent de vivre ce que certains qualifient d'esclavage moderne.

Jeanine (son nom a été changé), âgée de douze ans à peu près, était dans une famille de Pétion-Ville à Port au Prince. Visage blafard, sourire absent et regard évasif, elle vient tout juste de s'échapper de la maison dans laquelle elle était placée en domesticité depuis un an, son enfer quotidien.

Elle y était battue avec la plus grande violence. On a éteint des bougies sur sa peau pour la punir, par exemple. La maltraitance est généralisée dans ces bonnes familles.

Sa souffrance extrême l'a poussé à fuir cette maison, à Nérette, et à errer dans les rues de Pétion-Ville, sans aucun but. Repérée par un homme de bon cœur de l'institution Limyè Lavi (Lumières de la vie) qui l'a conduite dirigé vers la Fondation Maurice Sixto, pour entreprendre les formalités d'un placement légal... « *On l'a reçue ici avec son corps mutilé, couvert de traces de coups partout. On voit que cette enfant était soumise à une grande violence* », explique l'équipe de la Fondation.

Malheureusement, ces cas se reproduisent fréquemment dans la société haïtienne. Certaines situations sont particulièrement révoltantes. « *On est souvent appelé au secours d'enfants maltraités. Tout récemment on a reçu un garçon de 16 ans qui était contraint de sortir sous la pluie durant un ouragan, pour aller jeter des fa-*

tras à la rivière qui l'a emporté. Aujourd'hui, il est placé dans un centre où l'on prend soin de lui ».

La Fondation Maurice Sixto ne prend pas en charge directement les enfants, mais les accompagne et les adresse aux instances concernées. La petite Jeanine est aujourd'hui placée dans un centre d'accueil de la capitale, grâce à l'aide de la direction du Bien Etre Social (IBESR).

En dehors des restavec, les enfants qui ont la chance d'aller à l'école, en ville ou à la campagne, sont habitués à subir les coups comme punition et cela fait partie de la bonne éducation, croit-on encore.

En s'approchant d'une école rurale, par exemple, on peut voir un petit garçon de première année sortir des buissons avec une petite baguette, c'est avec celle-là qu'il recevra des coups s'il n'est pas sage. Si on lui demande à quoi cela servira, il l'explique avec le sourire, et ça ne semble pas l'effrayer. Il faut dire qu'il n'a pas choisi une tige bien agressive !

Dans les classes, nous voyons les maîtres avec des « badines » ou des « rigoises » (branche ou tige) en main, qui rappellent les élèves à l'attention qu'ils doivent porter à la leçon. Parfois, on en retrouve à genoux devant le tableau, « le temps de se calmer »... Dans une classe de 60 élèves, la maîtresse avait un câble électrique qui devait être un argument dissuasif.

Quand on parle avec les maîtres de l'interdiction des sévices physiques, ils disent que les enfants sont habitués à fonctionner comme ça, et eux aussi. Il leur faut expérimenter une autre relation avec leurs élèves pour découvrir qu'ils peuvent supprimer la badine. Ils ne la considèrent pas comme une violence faite aux enfants. C'est l'habitude.

Après une intervention que nous avons faite dans un lycée avec la directrice de la Fondation Maurice Sixto, nous nous sommes rendu compte que la violence est tout aussi présente à la maison que dans les écoles. Suite à des échanges avec la direction de ce lycée et avec le ministère de l'éducation nous avons pu ouvrir une porte qui s'avère porteuse dans la lutte contre la violence à l'école. En effet, la Fondation peut dorénavant intervenir dans n'importe quelle école pour faire de la prévention, et également faire le lien avec le ministère quant aux pratiques de certains établissements.

Maintenant je n'ai plus qu'à y retourner pour continuer cette lutte jusqu'au bout !

Ce livre, toujours d'actualité, est complétement indispensable sur ce sujet :

Restavec. Enfant esclave en Haïti. Une autobiographie
Jean-Robert Cadet

Date de parution : 11/06/2002 // Editions du Seuil // 18,30 € // 272 pages

VU DANS LA PRESSE ET L'EDITION

Le Monde- 19 octobre 2018 - « Ne M'appelle Pas Capitaine » De Lyonel Trouillot ed. Actes Sud

Le nouveau roman de Lyonel Trouillot est une merveilleuse fable pour demain autant qu'un roman ancré dans la réalité contemporaine de Port-au-Prince. Il s'agit certes de raconter le gouffre qui sépare les déshérités des très riches haïtiens vivant barricadés dans un entre-soi mortifère, mais il s'agit surtout de retrouver une continuité : de retrouver la capacité à s'emparer de l'avenir des deux mains "Nous sommes ce que vivent nos mains" affirme le capitaine qui donne au livre son titre."

Aude, la jeune narratrice issue des beaux quartiers, détonne dans le quartier du Morne Dédé qui fut celui des opposants à l'heure de la dictature et qui en paye lourdement le prix au point de n'être plus populaire mais miséreux - un quartier dont elle ignorait jusqu'au nom avant de s'y rendre pour y réaliser son tout premier reportage. Capitaine en est l'une des mémoires vivantes, capable de restituer la vie d'avant le désastre...." De là où tu viens, les autres n'existent que lorsque vous avez quelque chose à leur prendre "... Malmenée et même blessée, Aude insiste pourtant, elle veut comprendre.

C'est l'une des forces du livre :Aude n'a rien de volontariste dans sa démarche ; elle découvre en même temps que le lecteur un univers parallèle au sien et les liens, pourtant, qui se sont tissés autrefois entre ces mondes hermétiques....Ce ne sont ni la raison ni la morale qui l'ont incitée à partir en quête de l'autre, mais l'appel de la vie qui l'y aura contrainte, l'amenant bientôt à extirper Capitaine des sortilèges du passé pour le ramener dans le présent au rythme de sa propre émancipation.

Evitant tout manichéisme grâce à sa teinte fabuleuse, le récit ne se veut ni réparateur ni résilient. Son ambition est plus profonde : il vise à ouvrir des brèches dans un avenir ruiné d'avance, miné par les secrets des générations précédentes. Une fois de plus, l'auteur dégage une puissance romanesque indéniable, la déployant avec autant d'aisance que d'élégance : il est décidément étrange que la reconnaissance effective et notoire dont Lyonel Trouillot bénéficie peine à dépasser un cercle de lecteurs certes convaincus mais trop peu nombreux. Ne m'appelle pas Capitaine est une très belle occasion de l'élargir.

Rfi – 27 octobre 2018 - Emmelie Prophète, romancière d'Haïti et d'ailleurs

Née à Port-au-Prince où elle vit, Emmelie Prophète est poète, romancière et journaliste. Elle a publié chez Mémoire d'encrier «*Le testament des solitudes*», qui lui a valu le Grand Prix littéraire de l'Association des écrivains de langue française (ADELF) (2009), «*Le reste du temps*» (2010), qui raconte sa relation particulière avec le journaliste Jean Dominique, assassiné en 2000, «*Impasse Dignité*» (2012) et «*Le bout du monde est une fenêtre*» (2015). Son nouveau roman s'intitule «*Un ailleurs à soi*», aux éditions Mémoire d'encrier.

Extrait : «Lucie était la nuit, elle était la lune. Elle était persuadée que personne ne la verrait quand elle aura finalement pris la fuite pour se diriger vers cet horizon qui l'appelait depuis tellement de temps. Elle dormirait dans la rue, elle mangerait n'importe quoi, mais elle se-

«Tout un peuple se prépare à fuir, s'inventant un ailleurs à défaut d'un avenir. Partir est un mythe auquel personne n'échappe. Au Ayizan, chic restaurant de Pétion-Ville, se font et se défont les voyages. Lucie sert les clients le jour et vend son corps la nuit. Maritou fuit la haine de Jeanette et la pitié de Clémence ses demi-sœurs. Elle vomit son angoisse et sa solitude jusqu'à sa rencontre avec Lucie. Elles s'apprivoisent jusqu'à s'aimer. Un ailleurs à soi, miroir où se tissent illusions et vœux de départ.» (Présentation de l'éditeur)

rait libre, se disait-elle. Elle perdrait la pesanteur du corps, cet objet de désir insensé, toute cette féminité qui la forçait à des combats pour lesquels elle ne se sentait pas prête.

Les nouvelles de NIH ont une énergie durable

Le N° 171 (juin/juillet 2018) : « L'universel, c'est le local moins les murs » Miguel Torga

Le Chili renvoie chez eux les Haïtiens qui en font la demande (la1ere.francetvinfo.fr)

Au Chili, plusieurs Haïtiens ont commencé à s'inscrire depuis vendredi (19 octobre) pour leur retour au pays. Lassés par des conditions de vie de plus en plus hostiles et déçus par le rejet de la population, ils veulent bénéficier du plan de retour mis en place par le gouvernement.

"Ce n'est pas une agence de voyages", déclare le ministre de l'Intérieur Andres Chadwick. Les immigrés haïtiens qui acceptent de bénéficier de ce retour s'engagent à ne plus retourner au Chili pendant au moins neuf ans.

Cette mesure faisait partie des promesses électorales du nouveau président chilien Sebastian Pinera. Une réforme migratoire largement débattue au cours de la campagne électorale.

Les Haïtiens seront rapatriés gratuitement à Port-au-Prince

Aujourd'hui les organisations de défense des immigrés dénoncent ce plan de retour qui cache selon elles des expulsions massives. Selon Rodolfo Noriega, coordinateur national des migrants, "On conditionne les gens, on les force à signer cet engagement de non-retour qui n'a aucun caractère obligatoire, mais garantit le fait que ces personnes n'auront plus le droit de revenir au Chili". Ce plan n'est qu'un plan "d'auto déportation" selon Jimmy Marcelin membre de la plateforme des organisations haïtiennes.

Côté gouvernemental on insiste sur le fait que ce programme est établi à des fins humanitaires et ne s'adresse pas exclusivement aux Haïtiens, mais à toutes les autres nationalités.

Ces Haïtiens seront rapatriés gratuitement à Port-au-Prince par vol spécial. 18 rotations sont prévues. Les premiers départs sont envisagés dans quelques jours...

L'ACTUALITE DU COLLECTIF HAITI DE FRANCE

Plusieurs invités haïtiens seront avec nous à l'occasion des Rencontres Nationales !

Pour ces 7^e Rencontres Nationales qui se dérouleront les 1^{er}, 2 et 3 novembre prochains à Brens, sur le thème « Grandir (en) Haïti : éduquer, former, agir et entreprendre », nous aurons le plaisir d'accueillir plusieurs invités haïtiens spécialistes du sujet. Serons ainsi avec nous **Claude Calixte**, représentant du CHF en Haïti, et **Colette Lespinasse**, représentante en Haïti de la Coordination Europe-Haïti (CoEH), mais également **Delima Pierre**, directeur général de l'Office National du Partenariat en Education (ONAPE) et

Milody Vincent du Ministère de l'Education Nationale et de la Formation Professionnelle (MENFP) qui nous apporteront leurs connaissances sur le secteur de l'éducation en Haïti. Nous compterons également la présence de **Lumène Michel**, représentante de l'Association des femmes de Limonade pour le développement de la Production Agricole (AFLIDEPA) ainsi que **Corinne Joachim Sanon Symietz**, fondatrice des chocolateries Askanya, pour nous parler de l'entrepreneuriat des femmes.

Nouvelles Images d'Haïti est un bulletin du Collectif Haïti de France - 21 ter, rue Voltaire - 75011 Paris

Comité de rédaction : Michèle BABINET, Stéphanie BARZASI, Giuliano BUZZAO Ghislaine DELEAU,

Geneviève GREVECHE-LERAY, Bernard LERAY-GREVECHE

Directrice de publication : Ornella BRACESCHI.

Tél : 01 43 48 31 78 / comiteredaction@collectif-haiti.fr